

## « Choses vues à la halte »

Jennifer Couëlle

---

Numéro 81, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Couëlle, J. (1996). Compte rendu de [« Choses vues à la halte »]. *Jeu*, (81), 166–167.

visage, sans qu'il lui soit nécessaire de motiver son bien-être. Elle s'étonne plus tard de l'intérêt de Sade pour les mathématiques et de la progression exponentielle de la dimension des organes génitaux masculins au fil du dialogue ; Ronfard lui explique le refus de la compartimentation des savoirs chez les hommes des Lumières, mais il manque de ressources quant à la deuxième interrogation (Danielle Proulx, elle, rattache cette progression au fonctionnement du fantasme). Les passages du troisième dialogue consacrés à la religion et à la vertu sont encore le lieu d'une leçon bien apprise : plutôt que de se contenter de simplement les lire, Ronfard, Proulx et Bisson les jouent, et l'on voit alors les corps s'attirer les uns les autres, des caresses s'ébaucher, quelques enseignements porter fruit, le désir se dévoiler, un tableau (au sens pictural) se dessiner bellement. La pupille est tombée dans les bras de ses professeurs.

À ce moment, la parole sadienne est souveraine. Peu importe la crudité du vocabulaire (Québec oblige, on a préféré « fourrer » à « foutre », mais l'effet recherché est néanmoins atteint, qu'on se rassure), la brutalité des situations (fouets et coups), la violence de l'assouvissement répété (« 90 orgasmes en 24 heures pour madame de Saint-Ange », s'inquiète Gravel), ce qui compte ici, c'est le pouvoir du langage : par les mots, faire advenir le plaisir et, par le plaisir, mettre en cause l'ordre du monde. La publicité du spectacle disait : « Le NTE érotise ses petits déjeuners. » C'était beaucoup trop peu dire.

**Benoît Melançon**

## « Choses vues à la halte »

Conception et interprétation : Francine Alepin, Jean Asselin, Jean Boilard, Denise Boulanger, Catherine De Sève, Diane Dubeau, André Fortin, Jacques Le Blanc, Denys Lefebvre et Marie Lefebvre ; à partir de douze peintures de Jaber Lutfi. Scénographie : Anick La Bissonnière ; costumes : François Barbeau ; éclairages : André Naud. Production d'Omnibus, présentée à l'Espace Libre du 21 mai au 15 juin 1996.

### L'étendue d'une fresque

Que l'incursion des arts visuels sur les scènes de danse et de théâtre ne nous surprenne pas, cela est dans l'ordre des choses. Ce mariage qui se rappelle ici et là à notre souvenir, il y a un bail qu'il dure. Qu'on se le dise, ce n'est pas le terme « interdisciplinarité », né de la crise des sciences humaines à la fin des années soixante, qui a donné le coup d'envoi aux mystères médiévaux français ou aux spectacles scéniques de Vinci à la cour des Sforza ; pas plus qu'aux toiles de Chagall pour le Théâtre d'art juif de Moscou ou aux décors scéniques de Picasso pour les Ballets russes. Et la liste est longue...

Cela dit, entre l'art d'aujourd'hui et l'exubérance gothique, où dramaturges, artistes, prédicateurs et poètes faisaient front commun, il y eut le modernisme, avec sa rage d'autonomie artistique et son principe de spécificité disciplinaire. Nous en sommes là, donc : occupés d'une main à mettre à distance la part de rigidité de notre héritage moderne et, de l'autre, à puiser là où l'on peut pour gagner en liberté créatrice.



Photo : Robert Etcheverry.

sombres peintures de grand format ont été littéralement mises en scène par les dramaturges d'Omnibus. Nonobstant leur mutisme partagé, la rencontre entre ces deux formes d'art fut explosive. De quoi faire sursauter tout bon conservateur de musée...

Pendant plus d'une heure, dans le décor fort à propos d'une arène en entonnoir bordée d'arcades – un espace scénique dépouillé où tout se peut, comme dans une peinture métaphysique de Chirico –, huit interprètes se sont livrés à une succession plus ou moins rythmique de gestes, de contorsions, de poses et de grimaces. Chaussés de sandales plates et à peine costumés dans leurs habits effacés, polyvalents et légers, des cavaliers métamorphosés en chevaux et l'inverse, des fiancés orageux, des porteurs de toiles consciencieux, un maître sans pardon et

Et, au chapitre de la liberté, Omnibus n'a visiblement rien à prouver. Avec *Choses vues à la halte*, la troupe nous l'a rappelé avec zèle, dans une fresque chorégraphique en douze tableaux mimés – des toiles, en fait. Signée par le jeune peintre montréalais Jaber Lutfi, une galerie de portraits de la plus surréelle espèce a servi de prétexte et d'inspiration à six dramaturges du mime. Et n'allez pas croire que les personnages fantasques de Lutfi, boschiens à souhait, ont fait figure de simple décor. Ces

son élève, des voleurs et bien d'autres encore ont joué les sculptures humaines dans une suite de corps à corps avec les toiles de Lutfi, qui furent cent fois décrochées, déplacées, tournées puis retournées.

Ces virevoltes ont su, du moins dans les premières parties du spectacle, nous tenir en haleine, tant leurs sujets se démenaient avec esprit. C'était la fête de l'imaginaire. Mais à force d'imaginer, l'envie de percer l'opacité de cette fresque mimée nous aiguillonnait. À l'image de l'étrangeté médiévale, à la fois solennelle et burlesque, des figures mi-humaines, mi-animales des œuvres de Lutfi, le va-et-vient débridé comme les hésitations appuyées des mimes se présentaient surtout comme une orchestration d'impressions fuyantes. On saisissait avec peine la trame narrative, par fragments, certaines récurrences étant devenues des répétitions un brin lassantes dans cette symphonie inaudible de douze tableaux, dont il aurait suffi de sept ou huit pour nous plonger dans la folie de cet univers fabriqué.

*Choses vues à la halte* souffrait en effet de longueurs. Et il aurait fallu éviter un tel écueil avec d'autant plus de diligence que le mime, en son essence tout elliptique, exige beaucoup du public. Sans parler de la peinture, qui ne dit mot. Mais la générosité de cette production était telle que sa durée ne gommait pas pour autant le plaisir que procurait son caractère insolite et expérimental. Assis sur des marches d'escalier aux confins de la scène dont il faisait presque partie, le spectateur se sentait intimement convié à explorer non seulement les limites de sa patience, mais celles aussi de sa pensée, de la capacité de celle-ci à tisser des liens puis à errer.

**Jennifer Couëlle**